



CLASSIQUES
GARNIER

« En marge des livres », *Bulletin de la Société Paul Claudel*, n° 158, 2000 – 2, Wladimir d'Ormesson, Dans La "Carrière". Jacques Julliard, Deux ou trois choses que je sais de Claudel. François Mauriac, Jammes - Claudel, p. 28-33

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-15340-5.p.0036](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-15340-5.p.0036)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2000. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

En marge des livres

François MAURIAC - *La paix des cimes* - chroniques 1948 -1955. Introduction et notes par Jean Touzot - Editions Bartillat, Paris janvier 2000. Sur Claudel : *En écoutant «Partage de Midi» - Richesse et pauvreté du théâtre* (sur «L'Echange») - *A propos de «La Ville»* (au T.N.P.)

Nous avons choisi pour nos lecteurs deux chroniques : L'une sur le dixième anniversaire de la mort de Francis Jammes, et l'autre publiée le lendemain de la mort de Claudel.

UN MORT ENTRE AUTRES

Il y a dix ans, le 1^{er} novembre 1938, lorsque les cloches d'Hasparren sonnèrent les Vêpres des vivants, Francis Jammes passa à la vie éternelle. Entre toutes les ombres suppliantes qui aujourd'hui se pressent autour de nous, retenons un peu de temps celle-là puisque c'est son anniversaire. C'est l'anniversaire de Jammes, et nous l'imaginons, dans cette vie qui pour lui recommence, éclairant de dix bougies roses et bleues, comme le soir de ses dix ans, l'obscurité d'une pauvre salle à manger de campagne.

Je redis, sans avoir à les chercher dans ses livres, les vers que nous nous récitons à voix basse, André Lafon et moi, une nuit d'août de 1911, à Orthez, errant autour de la maison endormie du poète que nous aimions. J'ai beau me persuader que d'autres jeunes hommes aujourd'hui savent par cœur les mêmes vers, j'éprouve cette angoisse du déclin qui est de ne pas laisser d'héritiers pour prolonger nos vénération, pour nous relayer dans ce culte que nous avons voué à des œuvres chéries. «Nous mourrons seuls»¹, je voudrais être assuré que Pascal a raison, que nous mourrons vraiment seuls, que nous n'emporterons pas avec nous tous ces mondes enchantés.

J'ai gardé longtemps une foi d'enfant dans la pérennité des œuvres qui m'ont ouvert les yeux, et dont la musique accompagna sourdement le chant qui naissait en moi. Mais à ce tournant de ma vie, me voilà plein de doute et de tristesse au milieu du champ d'épandage que la littérature est devenue : que peuvent tous les lilas de Jammes, tous les lilas mouillés par une pluie de printemps, contre cet égout crevé on ne sait où et qui nous empuantit ?

1. «On mourra seul», écrit plus exactement Pascal (*Pensées*, B 211, L 327).

Cette génération semble avoir perdu le pouvoir de transmettre à ceux qui la suivront l'héritage des inspirés. Dans cet ordre-là aussi, quelque chose paraît brisé en France ; le fil du collier a été rompu dont les perles seraient à retrouver une à une : Laforgue, Moréas, tant d'autres ! Que nous en avons cherché, dans le parc des grandes vacances, de ces bijoux perdus par notre mère, ou par ces cousines un peu haletantes d'avoir couru trop vite, et dont le visage était ardent sous le chapeau de soleil de Clara d'Ellébeuse² !

Mais où gît l'anneau de Mélisande ? Les fleurs d'Ophélie, où le courant les a-t-il emportées ? Que deviendront les vers effacés dans toutes les mémoires et que nous avons raison pourtant de croire immortels ?

Mais non, sois rassurée, chère Ombre : ta poésie est toujours aimée, ton héritage se confond avec celui de Dieu, et qui, en France, reste encore ce qu'il y a de vivant ; je suis frappé, à chacun de mes retours au vieux pays, de ce que la province résiste à tous les poisons de ce temps, bien qu'elle en ait été pénétrée ; c'est que la campagne impose à l'homme des pensées et des gestes que rien ne peut changer ; ces vigneronnes que j'observe de ma terrasse, je les ai vues déjà dans une enluminure de Jean Fouquet. La campagne continue de pétrir et de modeler à sa ressemblance cette part de l'humanité qui l'épouse étroitement ; et c'est pourquoi Virgile et Jammes dureront aussi longtemps que le bûcheron tout couvert de ramée et que le laboureur mourant qui, avant de s'endormir dans le Seigneur, fait signe à ses fils d'approcher.

(*Le Figaro*, 2 novembre 1948)

CLAUDEL

Notre plus grand poète meurt plein de jours et plein d'œuvres, comme un patriarche de l'Ancien Testament, et après avoir connu l'autre soir, au Théâtre-Français, une apothéose officielle³. Mais il retourne à Dieu, le matin du mercredi des cendres, et il n'a pas eu besoin que le prêtre dessinât pour la dernière fois sur son front une croix de poussière : les hommes s'en sont chargés, les critiques y ont suffi.

Maintenant, le misérable décor fait de main d'ouvrier a été abattu, les oripeaux arrachés et dispersés, et l'œuvre demeure qu'il confronte aujourd'hui à son modèle éternel.

Telle est sa gloire et qui ne lui sera pas ravie : son théâtre, ses grandes odes ont exprimé autant que le pouvait faire le langage humain cette vérité vivante en laquelle il a cru.

Claudiel, qui a reçu la grâce des grâces, celle de son patron, Paul de Tarse, et qui un jour de Noël de l'an 874 a été renversé sur la route, qui a vu, qui a

2. *Clara d'Ellébeuse ou l'histoire d'une ancienne jeune fille* ; titre et sous-titre d'un récit en prose de Jammes, paru en 1899.

3. Le 17 février, lors de la première de *L'Annonce faite à Marie* à la Comédie-Française, où la pièce est enfin créée. «Comment ne pas songer, notait Claude Mauriac, à la dernière apparition publique de Voltaire ?» (*Les Espaces imaginaires*, p. 319.)

4. Ou plus exactement : 1886.

entendu, qui a touché le Verbe de la vie, n'a jamais renié aux heures de ténèbres ce qui lui avait été révélé dans la lumière. Son inspiration, et jusqu'à son dernier jour, aura épousé la grâce.

Il a été, au siècle de Nietzsche, le héraut catholique de Dieu, son annonciateur. Un chrétien de mon âge ne dira jamais assez ce que notre génération doit à Claudel, quel témoin, quel garant il fut pour nous de la vérité méprisée et bafouée, dans ces premières années du siècle.

Ô mon Dieu, je me rappelle ces ténèbres où nous étions face à face tous les deux, ces sombres après-midi d'hiver à Notre-Dame.

Moi tout seul, tout en bas, éclairant la face du grand Christ de bronze avec un cierge de vingt-cinq centimes.

Tous les hommes alors étaient contre nous et je ne répondais rien, la science, la raison.

La foi seule était en moi et je vous regardais en silence comme un homme qui préfère son ami⁵.

Voilà mon Claudel, celui que la mort ne me prend pas, qu'elle me restitue au contraire, car il y avait peu de communication entre nous. Comme la plupart des grands créateurs, il n'entrait pas dans l'œuvre des autres – lui surtout qui avait planté sa tente sur le Thabor, ou plutôt sur le Sinaï, je crois qu'il répugnait à cette misère des passions qui nous retient et qui est le sujet de nos livres. Non que l'auteur de *Partage de midi* et du *Soulier de satin* se soit dérobé devant le mystère du mal – mais Dieu n'est jamais si présent dans l'œuvre claudélienne que lorsque le pécheur du fond de l'abîme l'appelle d'un cri désespéré : *Partage de midi* exprime, si j'ose dire, une absence infinie.

Cette œuvre, que son démon l'incitait à reprendre sans cesse et à surcharger, maintenant qu'il n'est plus là, nous devons la découvrir de nouveau dans sa pureté originelle, comme nous l'avons aimée à sa naissance.

A travers les versions successives, il nous faut de nouveau frayer une route vers ce qui fut le premier jaillissement, et nous y tenir.

Et surtout que son théâtre ne nous détourne pas des *Grandes Odes*, de *La Messe là-bas* – car Claudel n'est jamais si grand que lorsqu'il n'a recours à aucun interprète et qu'il se tient seul debout, en face de son Créateur.

Au théâtre, les succès comme les échecs reposent sur des malentendus. Y avait-il à Marigny un spectateur sur cent pour entrer dans le drame de *Partage de midi* ? En dépit de toutes les consécration de la gloire, Claudel demeure inconnu, et son secret il continue de ne le partager qu'avec le petit nombre de ses frères, ceux qui, ce matin, à la messe, ne le pleuraient pas, parce qu'ils se sentaient plus près de lui qu'ils n'avaient jamais été.

5. «La Maison fermée», *Cinq grandes odes*.

Il n'y aura pas de purgatoire pour l'œuvre de Claudel : la foule qui va s'en retirer n'y était en réalité jamais entrée. Mais nous qui lisions *L'Arbre* quand nous avions vingt ans (je crois bien que c'est Alexis Léger, à Bordeaux, qui m'en a parlé le premier), nous nous retrouverons avec les jeunes hommes d'aujourd'hui, plus que jamais attentifs à cette grande voix inspirée, à cette affirmation indéfiniment répétée que Dieu est vivant.

(*Le Figaro*, 24 février 1955)

Michel LAGRÉE, *La Bénédiction de Prométhée*, Fayard, 1999, 440 p., 155 F. (Avant-propos de Jean Delumeau)

Dans ce volume sur l'Eglise et les techniques entre 1830 et 1960, le Pr Michel Lagrée fait la part belle aux écrivains, à Veuillot, à Bloy, à Huysmans dont l'évolution est très finement analysée, et surtout à Claudel, l'un des rares à «bénir Prométhée» (avec Ernest Hello). Il cite d'emblée la quatrième *Ode*, mais aussi les *Feuilles de Saints*, les discours et surtout *Conversations dans le Loir-et-Cher*. Avec un rude bémol, tout de même, dans *Au milieu des vitraux de l'Apocalypse* : «notre civilisation industrielle... quatrième bête de Daniel». La figure de l'Ingénieur dans *La Ville* est d'ailleurs bougrement ambiguë...

Car Lagrée cite également le théâtre, Orian imaginant un avenir industriel pour Rome dans *Le Père humilié*, et tous les navires («ces grandes imaginations mécaniques») choisis pour décor, de *Partage de Midi* au *Soulier de Satin*.

Il a noté aussi les paysages chinois indemnes de technologie, mais où se déploie l'énergie musculaire des hommes et des animaux pour maîtriser la nature. La querelle avec Massignon à propos de la bombe atomique ne lui a pas échappé. Il ne reste guère que le *Journal* à explorer, à la fois pour ses réflexions et pour les traces qu'il porte de la pratique quotidienne des techniques par Claudel.

Benoît LE ROUX

Réception par la presse japonaise de

Paul CLAUDEL - *Correspondance diplomatique Tokyo : 1921 -1927*
Traduction : Michiko Nara - Edition Soshisha, Tokyo 1999.

Madame Michiko Nara qui a traduit en japonais cette correspondance diplomatique a exposé au cours d'une conférence organisée par l'Institut Franco-Japonais les réactions de la presse japonaise à la publication de son ouvrage.

Nous tirons de cette conférence qu'elle a eu la gentillesse de nous envoyer les extraits suivants

I - On peut retracer l'histoire moderne du Japon

Monsieur Torii Tami, historien, écrit : «Si l'on me demande de citer trois diplomates étrangers importants en poste au Japon avant la deuxième guerre mondiale, je choisirai Arnest Sato, ambassadeur anglais qui a vécu au Japon entre

1894 et 1900. Joseph Grew, Ambassadeur Américain qui a vécu au Japon entre 1932 et 42 et enfin Paul Claudel ambassadeur français qui a vécu au Japon entre 1921 et 27. Les journaux de Sato et de Grew sont déjà publiés. Et entre les deux, il y a cette «Correspondance diplomatique de Paul Claudel» qui vient de l'être.

Quand on lit les œuvres qu'ont laissées ces trois diplomates, on pourra retracer l'histoire moderne du Japon de mi-Meiji à la deuxième guerre mondiale, avec la surprise de plusieurs découvertes.

2 - Claudel propose que la France tende la main au Japon qui s'isole.

Monsieur Yamauchi Masayuki, professeur de l'Université de Tokyo écrit : «On peut voir que Monsieur Claudel s'est efforcé sans cesse de restreindre l'influence des anglo-saxons sur le Japon et de contrebalancer l'inclination vers la culture allemande des chercheurs et des étudiants japonais. Selon M. Hatano Masaru, professeur de l'Université de Tokiwa, ce qui est le plus important dans ce document est que Claudel écrit «Le Japon s'isole. Il est un Robinson. La France doit lui tendre la main». Monsieur Kashima Shigeru, spécialiste de la littérature française va jusqu'à dire : «Si l'alliance franco-japonaise avait été réalisée, le Japon aurait éventuellement pu éviter la guerre».

3 - Claudel s'efforce de promouvoir les échanges culturels et crée la Maison Franco-Japonaise.

Monsieur Hirakawa Sukehiro, professeur de l'Université de Fukuoka Jogakuin et ancien professeur de l'Université de Tokyo concentre son attention sur le fait que Claudel ne se limite pas à promouvoir la culture française, mais qu'il cherche à approfondir les échanges bilatéraux et ouvre la Maison Franco-Japonaise. Cependant, un des commentateurs note que : si Claudel a fait construire la Maison Franco-Japonaise, c'est pour la propagande de la France.

4 - C'est un point de vue excellent sur les Japonais.

Claudel fait le portrait de plusieurs Japonais de l'époque. Il semble qu'il avait l'intention de faire connaître les Japonais aux Français habitant en France. Cependant, s'il n'avait pas eu un grand intérêt pour les hommes, il n'aurait pas décrit aussi minutieusement les Japonais qu'il a rencontrés.

Plusieurs personnes admirent le sens de l'observation dont Claudel dispose. Le journal Nihonkeizai a écrit à la une, dans une colonne appelée Shunju (le printemps et l'automne), le passage dans lequel l'auteur avait décrit une scène à l'Assemblée nationale et mentionne : «On pourrait penser qu'il s'agit d'une scène actuelle. Mais en réalité, elle se passait à l'époque Taisho».

5 - Ce livre est intéressant et apporte du nouveau.

Monsieur Sekikawa Natsuo dit qu'il a trouvé ce livre beaucoup plus intéressant que l'essai de Claudel sur le Japon «L'oiseau noir dans le soleil levant». Monsieur Aida Yukio dit que ce livre est une lecture intellectuelle débordant de la sensibilité du poète et qu'il nous pousse à nous interroger. Monsieur Kashima Shigeru souligne : «Les lettres diplomatiques sont d'habitude sèches et insipides.

Cependant, ce livre est une lecture des plus intéressantes, grâce au talent de ce poète.» Monsieur Hirakwa Sukehiro remarque : «Les observations de Claudel sont vives et intéressantes». Sa description du grand tremblement de terre de Kanto est très réaliste. Monsieur Nagakawa Ken écrit : «Comme il s'agit de la communication entre Français, elle dévoile la pensée réelle de l'auteur. En plus, elle est exprimée avec le talent d'un poète. Voilà le point intéressant de ce livre». Il ajoute cependant sévèrement que ce livre laisse apparaître en même temps un sentiment de discrimination raciale et de la hiérarchie. Selon M. Inoki Takenori, professeur à l'Université d'Osaka. «Les remarques sur le Japon par Claudel qui a pris contact comme diplomate avec des cultures variées du monde, montre un point de vue différent de celui des Américains. Ce qui nous donne une impression fraîche. L'analyse de la situation politique faite dans ce livre : description de la vie quotidienne des Japonais, portraits de certains personnages, tous montrent une figure du Japon de l'époque que nous les Japonais n'avons pas exprimé jusqu'à présent.»

6 - Ce livre est une excellente œuvre littéraire.

Monsieur Nakagawa Ken écrit : «Je découvre partout la prose d'un poète». Claudel a voyagé dans différentes régions du Japon. Il paraît y avoir puisé de l'énergie pour son travail diplomatique et la rédaction de ses œuvres littéraires. Monsieur Inoki Takenori dit : «L'auteur raconte sa sympathie et sa curiosité vis à vis du Japon avec les mots d'un poète, mais en même temps, il analyse avec verve et talent la politique et la diplomatie japonaises. Et ces deux sortes de tâches sont effectuées par un seul et même personnage sans donner aux lecteurs aucune impression bizarre. C'est ce qu'on appelle du talent.»